

**Retour sur une enquête :**  
**le carnet d'Italie d'Alexandre de Humboldt (1805)**

**Marie-Noëlle Bourguet**  
Université Paris Diderot

**N.B. Les illustrations liées à cet article sont disponibles dans la rubrique Illustrations**

1. Découvrir un document inconnu, ignoré, est le rêve de tout historien ; plus encore peut-être de tout historien du voyage. Pour moi, cependant, le journal d'Italie d'Alexandre de Humboldt a moins été une découverte (ce manuscrit est connu, il figure dans le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'État de Berlin au côté des autres journaux de voyage de Humboldt), qu'une « rencontre », inattendue. Au cours d'un séjour à l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences de Berlin, au tournant des années 2000, j'avais l'ambition d'explorer quelques journaux de voyageurs, notamment ceux qu'avait rapportés Alexandre de Humboldt (1769-1859) de son expédition en Amérique du sud, effectuée avec le botaniste français Aimé Bonpland (1799-1804). Ces journaux forment un ensemble de plus de 4 000 pages, constitué de carnets de divers formats, assemblés en 9 tomes sous l'intitulé *Amerikanische Reisetagebücher*. Dans l'un de ces volumes (ill. 1), un petit calepin de format in-8°, a attiré mon attention. Par son titre, d'abord : « *Voyage d'Italie avec Gay-Lussac, 1805* ». Pourquoi ce nouveau départ, alors que le voyageur revient à peine du Nouveau Monde ? Par son contenu, ensuite, car sa centaine de pages ne présente rien de ce qu'on attend d'un journal de voyage (chronique, itinéraire, descriptions, notations personnelles), encore moins s'agissant d'un voyage en Italie : aucune description des paysages, des monuments ni de la lumière, mais des séries de mesures (température, pression, magnétisme), des pages couvertes de notes et de références, le tout griffonné d'une écriture pointue, peu lisible, mêlant l'allemand et le français. Par sa place parmi les papiers de Humboldt, enfin. Pourquoi le savant a-t-il pris soin de conserver son calepin et, surtout, de le relier avec ses journaux d'Amérique ?

Prétendre évoquer, à 15 ans de distance, l'état d'esprit qui a présidé à la genèse d'une recherche, c'est risquer la tentation de la logique rétrospective. Ma mémoire néanmoins est fidèle sur un point : l'étonnement ressenti à la vue de ce calepin est immédiatement devenu curiosité, questionnement. Quel témoignage apportait cet objet « pauvre », plus proche du carnet de travail que du journal de voyage, sur Humboldt, sur sa manière de voyager et de travailler ? Le plaisir du décentrement (aborder Humboldt par une petite porte), le goût du défi (face à un document aussi aride et énigmatique), un brin de masochisme peut-être : il n'en fallait pas plus pour m'enthousiasmer ! Ma chance a été que Bernard Condominas, aux éditions du Félin, accepte ce pari et me garde sa confiance pendant les longues années que prirent l'enquête et l'écriture.

2. Quelques mots sont nécessaires pour éclairer le contexte historiographique et intellectuel dans lequel s'est inscrite ma recherche. Jusqu'aux années 1990, l'histoire sociale et culturelle des sciences reste centrée sur les sciences expérimentales ; tout un courant de recherche s'est développé autour des carnets de laboratoire, pour étudier la matérialité du travail scientifique. Au début des années 2000, les sciences de « plein air » (où la frontière entre la science et la vie est plus poreuse) entrent à leur tour dans le champ d'étude des historiens, avec des travaux sur l'histoire de l'observation, de l'histoire naturelle, de la botanique. Se développe alors la curiosité pour les pratiques de terrain, les instruments, les techniques d'écriture et de prise de notes : la fiche, le carnet, sont des dispositifs matériels (des « mobiles immuables », selon l'expression de Bruno Latour), qui permettent à l'information de circuler sans s'altérer, à la science moderne d'être cumulative. Dans cette perspective, journaux et

carnets ne sont plus seulement abordés comme une source d'informations factuelles sur le voyage ou comme un document littéraire permettant d'éclairer la genèse de l'écriture du récit : ils sont vus comme un outil de la science en voyage, comme l'outil d'une pratique savante de la mobilité.

D'autres facteurs ont concouru à l'intérêt pour ce type d'objets. D'abord les recherches développées dans le domaine de l'histoire du livre et de la lecture, notamment sur les techniques mobilisées par les érudits de l'époque moderne pour affronter la surabondance d'information : celles de la compilation d'extraits, du recueil de lieux communs, du registre. Plus récemment, le programme d'une anthropologie historique du travail intellectuel, centré sur les lieux (cabinet, bibliothèque), les gestes, les supports matériels (la tablette, le registre, la fiche, la liste, le carnet aussi). Tout ceci invitait à prendre le carnet lui-même comme objet, afin d'y chercher, au plus près, la façon de travailler et de penser du voyageur.

Deux mots enfin sur les conditions dans lesquelles j'ai eu accès aux journaux de Humboldt : à elles seules, elles sont un reflet de l'histoire mouvementée de l'Allemagne du XXe siècle. Après les errances de la guerre et de la période soviétique, qui font voyager les journaux de Humboldt de Berlin à Moscou, et de là à Berlin-Est, le moment de la réunification permet que ces manuscrits soient mis en dépôt à la bibliothèque d'État de Berlin, Potsdamerstrasse (c'est là que je les découvre). Mais au milieu des années 2000, ils sont repris par les héritiers et, conservés au château de Tegel, deviennent à nouveau inaccessibles. Je dois durant ces années travailler sur les tirages d'un mauvais microfilm et sur la transcription dactylographiée qui en a été faite au temps de la RDA, à l'Académie des sciences de Berlin. En 2013, la mise en vente surprise des *Tagebücher* chez Sotheby's à Londres suscite leur rachat par la Fondation du patrimoine prussien : s'ensuit, très vite, leur numérisation et dès 2014, leur mise à disposition du public — une opportunité qui, sur la fin, me facilita grandement la tâche de relecture et de vérification !

3. Un journal de voyage permet généralement de suivre l'itinéraire de son auteur, d'en restituer la chronique. Rien de tel dans le cas du carnet italien de Humboldt : chez lui, l'enregistrement du voyage a été très sélectif, et discontinu. Pour restituer le parcours du savant ainsi que les activités auxquelles il s'est adonné, j'ai dû faire feu de tout bois. En exploitant les moindres indices fournis par le carnet — une observation, une note marginale : « à Tivoli, temple de Vesta, le 6 juin » ; « au Musée capitolin, j'ai observé [...] ». (III. 2). En croisant le journal avec d'autres sources, plus bavardes : des lettres adressées par Humboldt à Aimé Bonpland ; les journaux de voyageurs ou de voyageuses qui ont croisé son chemin, comme Mme de Staël, la baronne Elisa von der Recke, le géologue Leopold von Buch, surtout. Ancien condisciple de Humboldt à l'école des Mines de Freiberg, Buch a décidé de le rejoindre à Rome pour faire la suite du voyage et aller ensemble jusqu'au Vésuve : chroniqueur minutieux, il enregistre tout de son quotidien — humeurs, activités, rencontres, observations savantes —, couvrant les pages de son calepin d'une écriture continue, serrée. Là même où Humboldt n'a pas jugé utile de prendre note, les observations des autres permettent d'apercevoir Humboldt en touriste ordinaire, participant à la sociabilité savante et mondaine de son temps, effectuant la visite de sites obligés du grand tour : elles rendent possible une sorte de lecture « en creux » de son journal.

Voici Humboldt à Rome, par exemple : son séjour dans la Ville éternelle, plus de trois mois au total (en deux fois), paraît presque absent du carnet, à l'exception de quelques mesures (pour calculer la hauteur barométrique du palais Tomati, résidence de son frère Wilhelm !) et de notes minéralogiques prises à la vue d'un monument, d'une statue. En revanche, le journal de Madame de Staël fournit beaucoup d'informations : elle y raconte comment elle s'est promenée avec « le voyageur Humboldt », a contemplé avec lui la ville du haut de la coupole St-Pierre. Le voici à Naples et au Vésuve, deuxième temps fort du voyage. La question de la nature du volcanisme passionne Humboldt depuis sa jeunesse ; voir le Vésuve après les Andes était un des motifs qui justifiait son départ vers l'Italie, et l'éruption soudaine de l'été 1805 a ravivé encore sa curiosité. Pourquoi, alors, si peu de traces de ce moment dans le journal, à l'exception de rares observations (« coulée de lave, 12 août ») et de quelques mesures magnétiques effectuées sur les flancs du volcan ? On trouve cependant sur une des dernières pages du carnet, sans doute écrite après le retour à Berlin, quelques notes explicitement extraites du journal manuscrit de Leopold von Buch : Humboldt les a simplement recopiées, comme

s'il avait, sur le terrain, délégué à son ami la tâche d'enregistrer le détail de leurs ascensions et de leurs observations (III. 3). Outre l'information qu'il apporte sur l'activité des voyageurs, ce détail est révélateur des pratiques de partage et de circulation du savoir qui existaient alors entre savants : leurs notes et journaux n'étaient pas des objets strictement personnels ; ils servaient aussi à échanger et transmettre. De même, lorsque Buch est arrivé à Rome quelques semaines plus tôt, Humboldt lui a communiqué ses journaux américains, afin qu'il puisse extraire et copier dans son propre journal des informations sur les volcans de la Cordillère des Andes.

Confronter le carnet à d'autres sources ne permet pas seulement de « documenter » le voyage, c'est-à-dire de combler les silences du journal. Cela conduit aussi à interroger la logique qui règle la prise de notes : comment interpréter les silences, lacunes, manques apparents ? Tel l'exemple du paysage et la végétation : l'absence de toute note sur ce thème étonne d'abord, tant Humboldt est connu pour ses travaux sur la répartition géographique des plantes et sur la physionomie du paysage. Le journal de Mme de Staël atteste d'ailleurs qu'à Rome, Humboldt n'était nullement muet à ce sujet ; au fil de leurs promenades romaines, elle a noté, comme si elle transcrivait directement ses paroles : « *Voyageur Humboldt. Plantes sociales en Europe, où des arbres tels que le pin, le chêne, etc., se ressemblent et se réunissent. Diversité des formes en Amérique. [...] Géographie des plantes qui ne vivent que dans tel ou tel degré de chaud ; et surtout comme au Vésuve dans tel ou tel degré de hauteur.* » À cette date, Humboldt vient d'achever la version allemande de son *Essai sur la géographie des plantes* (dédiée à Goethe, « Rome, juillet 1805 »). Sa conversation reste tout imprégnée encore de ce sujet. Mais quel besoin d'en prendre note ? Chez le voyageur, encore sous le coup de l'impression de luxuriance ressentie face à végétation des tropiques (où cohabitent des espèces végétales variées), la vue de la végétation méditerranéenne, avec sa monotonie relative, n'a pu que provoquer d'abord une certaine déception : « *Quand on vient des Andes comme nous, la végétation paraît bien mesquine* », soupire-t-il dans une lettre destinée à Bonpland.

4. Dans un deuxième volet de l'enquête, le carnet est abordé dans sa dimension d'outil et d'archive, témoignage du travail quotidien du savant en voyage. Il s'agit, cette fois, d'étudier la façon dont Humboldt recueille et organise ses données, la manière dont il les utilise, en circulant à travers les pages ; de dessiner le projet de savoir qui se construit dans et par ces notes. Ce questionnement sur la matérialité du travail intellectuel était pour moi, comme historienne des sciences, au cœur du projet – sa part la plus passionnante, la plus difficile aussi. Pour ce faire, j'ai tenté de suivre Humboldt pas à pas, parfois physiquement en marchant sur ses traces au col de la Bocchetta afin de voir par ses yeux, ou en allant à la Bibliothèque vaticane afin d'éprouver quelque chose de son expérience en feuilletant d'anciens manuscrits mexicains. De fait, le carnet, qui raconte si peu sur l'Italie, dit beaucoup si on l'interroge en tant carnet de travail.

Se pose d'abord à son propos la question du moment de son écriture, du « quand ? ». Le thème de la note prise « à la volée », « sur le champ », « sur les lieux » est un *topos* récurrent sous la plume des voyageurs ; Humboldt lui-même en a joué, aimant à se faire représenter un carnet à la main, dans un geste d'écriture suspendue, comme s'il y avait coïncidence entre l'acte de noter/remarquer et celui de noter/transcrire (III. 4). En pratique pourtant, il est inévitable qu'existe un décalage entre le mouvement de l'œil et celui de la main, entre l'observation et l'inscription : comment approcher cette séquence et les opérations cognitives qui s'y rattachent ?

La trouvaille d'une feuille volante, glissée dans le rabat de la reliure, portant des traces de pliage et couverte d'inscriptions et de chiffres écrits au crayon, a été ici providentielle (III. 5a). D'après les mentions indiquées – « Saint-Michel, 3 germinal » (24 mars 1805) –, Humboldt et Gay-Lussac se trouvent alors dans la vallée de la Maurienne, qu'ils suivent en direction du col du Mont-Cenis. Les opérations auxquelles ils se livrent sont destinées au calcul de la latitude du lieu (haut de la page) et à la mesure du magnétisme terrestre (bas de la page). Divers détails aident à restituer leurs faits et gestes : les lettres « H » et « G » permettent d'identifier et distinguer l'auteur des mesures ; les annotations (« b » ou « m », pour bon, mauvais) viennent qualifier certains résultats ; les ratures signalent des repentirs ou même des corrections... De fait, le feuillet de son carnet où Humboldt a, plus tard, retranscrit à l'encre les résultats de ses opérations laisse voir la poursuite du travail de sélection et

consolidation : seules les données jugées « bonnes » ont été reportées ; une annotation technique a été ajoutée (« *soleil non renversé* »), afin de garder mémoire du procédé – un horizon artificiel – utilisé dans l’observation du soleil ; les premiers calculs ont été faits (« *latitude 45°23’17”* »). Par ces inscriptions, les résultats se trouvent désormais fixés en données : celles-ci serviront de base pour des calculs ultérieurs (ill. 5b et 5c).

À la différence des « brouillards » soigneusement préservés par Horace-Bénédict de Saussure, Humboldt a fort rarement conservé l’état premier de ses notes de voyage. Aussi ce feuillet offre l’immense intérêt de rendre au *Tagebuch* une part de son épaisseur temporelle. Il conforte l’idée qu’il n’est jamais d’écriture instantanée : toute inscription est, déjà, le résultat d’une élaboration.

5. Une part importante des notes de Humboldt concernent, on ne s’en étonnera pas, des opérations de mesure : elles couvrent dans le carnet une section de plusieurs pages, spécialisées en rubriques différentes (mesures barométriques, observations météorologiques, mesures du géomagnétisme). Ce sont des notes recopiées à l’encre (c’est-à-dire, probablement transcrites et mises au propre après coup) ; écrites pour la plupart en français (langue avec laquelle il échange avec Gay-Lussac, son compagnon de voyage) ; d’un abord parfois aride pour un lecteur peu familier des protocoles suivis (pour éclairer le sens de telle ou telle opération, j’ai dû mobiliser les compétences de nombreux amis scientifiques !). Par leur ensemble, elles donnent une vision concrète de la routine du voyageur, installant ses instruments partout et par tous les temps, rencontrant mille difficultés pratiques.

Au terme de son séjour au col du Mont-Cenis, Humboldt signale, par une note, que le baromètre et le chronomètre ont été endommagés lors d’une « ramasse » en traîneau ; ils sont réparés à Turin ; néanmoins le chronomètre se dérègle encore dans la suite du voyage (« *le chrono. s’est arrêté à Tivoli* »), l’obligeant à de constantes vérifications. Ces brèves notations, que Humboldt a ajoutées en marge de mesures elles-mêmes, aident à retracer une histoire des pratiques de mesure et, aussi, de la sociabilité qui se crée autour des instruments (par exemple, les contacts avec le physicien Vassali Eandi se poursuivent au-delà de la réparation des instruments à Turin).

Elles aident, en outre, à restituer les raisonnements que poursuit Humboldt au cours de sa campagne de mesures. Ainsi, dans la section des mesures géomagnétiques, on voit que le voyageur, après un premier passage en avril (ill. 6a), repasse par Bologne en septembre et y procède à de nouvelles mesures, non cette fois « à l’auberge au Capello », mais « au jardin hors la ville ». Pourquoi ? Sans doute la première mesure était-elle faussée par la présence de fer à proximité (un risque auquel l’ont sensibilisé des mesures effectuées dans les bâtiments même du Vatican, racontées dans le journal de Buch) : il précise donc qu’il a procédé cette fois « en plein champ », « en plein air », « dans le bois », « dans une prairie », tandis qu’un point d’exclamation vindicatif inscrit face aux premiers résultats invite à la méfiance (ill. 6b).

D’autres annotations signalent la présence de telle ou telle nature de roche, ou donnent une indication topographique (« ici, on entre dans la montagne »), révélant que le voyageur s’interroge sur l’impact des massifs montagneux sur le géomagnétisme et qu’il est attentif à tous les indices susceptibles d’apporter des éléments de réponse. Certes, toutes ces mesures sont « locales », inscrites dans un lieu particulier, qu’elles servent à caractériser. Mais leur objet déborde l’espace de l’Italie : ce qui intéresse Humboldt, à travers la collecte et la coordination de séries de mesures, est de chercher des régularités, des lois dans la manifestation des phénomènes : depuis ses années d’études à Freiberg, il a forgé le projet d’une « physique de la terre »...

On peut se demander, à feuilleter ces listes de chiffres, quelle place y est laissée à la subjectivité, à la sensibilité du voyageur. Celle-ci s’y exprime rarement, et de manière toujours indirecte : elle transparaît dans des expressions comme « *magnifique champ de serpentine* », quand le voyageur parvient au haut du col de la Bocchetta et peut contempler le paysage déployé sous ses yeux ; ou encore dans une note comme « *notre chambre a été + 5°* », ajoutée dans un coin du tableau des observations météorologiques : cette inscription, qui ne peut trouver sa place dans la liste des mesures méthodiquement enregistrées, exprime le ressenti des voyageurs lors d’une nuit glaciale – un souvenir qu’il évoque à nouveau, quelques jours plus tard, dans une lettre à Bonpland : « *Nous avons*

*passé 5 jours au couvent de Mont-Cenis par un chien de froid, le thermomètre de 15° au-dessous de zéro...». Isolé, un chiffre n'a pas même 'valeur' que ceux d'une suite homogène de mesures ; il exprime une sensation, ponctuelle, subjective (ill. 7).*

6. Le reste du carnet – en fait son début – est une section faite de notes, citations, extraits de lectures : dès avant le départ, et surtout durant le séjour romain auprès de son frère Wilhelm (alors ambassadeur de Prusse auprès du Vatican), Humboldt a passé des heures en bibliothèque, à travailler, lire, prendre des notes. Il lit sur toutes sortes de sujets : histoire des instruments de mesure, histoire de la minéralogie, histoire de l'Amérique. La plupart du temps, car il travaille alors seul à sa table, il retrouve la langue allemande pour prendre note de ses lectures. Les notes, prises au fil de la lecture, s'organisent à la suite les unes des autres, en brefs paragraphes, souvent numérotés. Humboldt écrit à la suite, couvrant toute la page en fonction de l'espace disponible. Pour quelques thèmes qui, à Rome, ont particulièrement mobilisé son attention, Humboldt a introduit des titres de rubrique : « *Minéralogie des Anciens* » et « *Peintures mexicaines [Mexic. Gemälde]* » – ce dernier intitulé renvoyant aux recherches qu'il a menées à la Bibliothèque vaticane sur des documents d'époque précolombienne (ill. 8). Sa curiosité pour l'art et la civilisation du Nouveau Monde s'étant peu à peu développée au cours de son expédition, il est arrivé à Rome avec l'intention d'étudier ces manuscrits pictographiques qui, envoyés en Europe dès le XVI<sup>e</sup> siècle par les missionnaires, étaient restés longtemps oubliés et, pour certains, tout récemment redécouverts comme dans le cas du codex Borgia. Sur ces sujets, étudiés à divers moments de son séjour, les notes de Humboldt ne forment pas une suite continue : lorsqu'après une interruption, il reprend le fil de sa lecture et de sa prise de notes, il ouvre son carnet à la première page encore vierge, et utilise un jeu de flèches et de renvois (« *voir suite, p.* » ; et « *voir ci-dessus, p.* ») qui lui permet de circuler dans le carnet, sans discontinuité.

Peut-on d'ailleurs parler vraiment de « lecture » à propos du regard jeté sur ces manuscrits ? Comment Humboldt procède-t-il pour prendre des notes et transcrire des « extraits » du codex dans son carnet ? Le procédé auquel il eut recours est une sorte de lecture « triangulaire », qui lui permet de confronter son propre regard sur les codex à celui d'érudits dont il a lu à Rome le commentaire – qu'ils soient antiquaires comme Georg Zoëga ou, surtout, anciens jésuites exilés à Rome, comme José Lino Fabrega, auteur d'un commentaire du codex Borgia. Son regard allant du codex au commentaire, et retour, Humboldt propose de ces manuscrits une lecture en bribes, s'essayant à déchiffrer les pictogrammes comme il ferait d'une suite de saynètes dans un livre d'images : « *un autel avec de l'eau. Un homme cuit et saignant [...] une femme qui coupe le col d'un enfant [...] un héros qui poignarde un crocodile. [...] le serpent qui darde sa langue en direction d'une femme* » (*passim*). Dans les pictogrammes, il cherche l'expression d'une histoire ou, plutôt, d'une cosmologie. Ainsi, un motif comme le dessin récurrent d'un pied est vu comme l'indication d'une croyance, d'une prescription rituelle : « *On voit, sans que j'aye pu en découvrir l'ordre, de tems en tems une trace auprès d'un jour. Fabrica [Fabrega] ne l'explique pas. Ne faut-il pas voyager ce jour-là, ou faut-il ?* » (ill. 9a et 9b)

Pour approcher le passé précolombien, pour essayer de rendre compte des arts et des monuments des anciens Mexicains, Humboldt se fait compilateur, citant toutes sortes d'auteurs anciens et de voyageurs, et sur cette base multiplie comparaisons et analogies : ici, un personnage du codex Borgia lui rappelle la divinité indienne Vishnu ; là, un relief de méandre observé sur un temple romain lui rappelle une forme décorative vue à Mitla (Mexique) : « *au temple de Deus Redicolus, j'ai vu les mêmes méandres qu'à Mitla, lorsque les lignes se croisent, appelés labyrinthes, faits de petites briques...* ». De tels rapprochements ne manquent pas de paraître naïfs, fragiles faute de prendre en compte la diversité des lieux et des époques ; mais ils révèlent la fonction de la compilation : elle est pour Humboldt un moyen qui, à coup de comparaisons et d'analogies, lui permet de faire place au Nouveau Monde au sein d'une histoire générale des arts, des langues, d'inscrire le monde amérindien dans une histoire générale des civilisations. Ce faisant, il ne va pas aussi loin que Herder, qui pose le principe d'une égale dignité des cultures, sans hiérarchie : Humboldt reste fidèle à l'idée de la Grèce comme modèle absolu du beau, et de l'écriture alphabétique comme aboutissement nécessaire de l'évolution. Cependant, la vertigineuse comparaison des langues et monuments du monde que construisent ses notes inscrit son approche de la diversité des cultures à surface de la terre dans un horizon universaliste, qui postule l'unité fondamentale de l'humanité. Ainsi

fait-il de la comparaison la base d'une anthropologie générale, de la même manière que la mesure est au principe d'une physique de la terre.

## 7. Le moment 1805 : un parti pris historiographique

Comment clore l'analyse d'un tel carnet ? Une possibilité était de suivre les usages que Humboldt en a fait par la suite : il a en effet toujours fréquenté et annoté son journal d'Italie, comme d'ailleurs tous ses autres journaux, et ce jusqu'à la fin de sa vie, comme l'atteste une note marginale ajoutée à propos de *Cosmos*, et datée de 1858, quelques mois avant sa mort. Mais adopter cette démarche était courir le risque de la généalogie, le risque d'une démarche rétrospective, cherchant à retrouver dans le carnet les linéaments de l'œuvre scientifique à venir. Car il est toujours difficile pour les historiens, et pour les historiens des sciences en particulier, d'oublier qu'on connaît la fin de l'histoire. Dans le cas de Humboldt, dont la publication de l'œuvre s'est étalée sur plus de 50 ans – de *l'Essai sur la géographie des plantes* (1805) à *Cosmos* (1845-1858) –, il est tentant de voir sa pensée comme un bloc monolithique, d'emblée globale, transdisciplinaire, échappant au temps.

Pour prendre le contrepied de cette image, et de la téléologie qui la porte, le carnet d'Italie, avec ses ratures, ses hésitations, son laconisme, offre un bon antidote. Aussi le choix fait dans ce livre a été d'interrompre le récit au moment du retour à Berlin, quand se termine le voyage d'Italie et se referme le carnet, à la fin de l'année 1805. C'est le moment où Humboldt, revenu du Nouveau Monde, commence à élaborer une œuvre dont l'ambition déjà dépasse le récit de son voyage, et même déborde la comparaison Ancien/Nouveau Continent. Mais c'est un savoir alors instable, inabouti : c'est de ce moment dont témoigne son carnet, celui d'une pensée en train de se construire, tâtonnante. Faire choix de s'arrêter à ce moment, c'était laisser au passé la part d'indétermination et d'avenir qui le constituait alors. Par ce parti-pris historiographique, le *Monde dans un carnet* est à lire aussi comme une expérience d'écriture de l'histoire des sciences et des savoirs.